

sait pour voir Charlotte du Mexique. Elle assista devant son hôtel au défilé des troupes et le soir la ville fut plongée dans une mer de lumières. Autrichiens et Italiens rivalisaient pour fêter l'impératrice, car, malgré l'opposition acharnée entre les deux nations, elles avaient gardé toutes les deux bon souvenir de Charlotte.

A Reggio l'impératrice fut attendue par l'ambassadeur général don Leonardo Marquez, qui avait quitté Constantinople, en apprenant que la situation dans sa patrie était devenue critique et que le parti conservateur, auquel il appartenait, s'était vu confier le gouvernement. Sur tout son passage, du Pô jusqu'à Rome, l'impératrice fut saluée avec la plus vive sympathie. Partout où elle arrivait, il y avait des parades, de la musique, des coups de canon, des réceptions des notables. A chaque station du chemin de fer, même dans les plus petites où on savait d'avance que le train ne s'arrêterait pas, tout le monde était venu pour la voir passer. A Reggio les notables vinrent, en gala, à la rencontre de l'impératrice et l'accompagnèrent au Palais du Cavaliere Ferrari-Corbelli, devant lequel étaient postés des soldats et la « banda », et où l'attendait un déjeuner solennel. A Bologne la grande garnison italienne avec les pittoresques bersaglieris reçut l'impératrice avec les mêmes honneurs que les troupes autrichiennes à Mantoue.

Tout ceci contribua à distraire un peu l'impératrice, bien que ces solennités, organisées avec la meilleure intention, fussent pour elle une source de fatigues. A trois heures de Rome l'impératrice fut reçue par Velasquez de Léon avec les autres membres de la mission mexicaine et une députation envoyée par le pape pour la saluer.

L'impératrice ne put pas assister au dîner de bienvenue, que la ville de Rome donna en son honneur à Foligno. Elle avait été atteinte de convulsions nerveuses très fortes et de battements de cœur. Très tard dans la nuit le train arriva à Rome. Quelques cardinaux étaient venus à la gare sur l'ordre du pape. La garde noble, la gendarmerie papale et une escorte de cuirassiers étaient à ses ordres. Il pleuvait à verse. L'impératrice descendit du train, vêtue de noir, pâle comme un spectre et profondément épuisée. A la lueur des torches elle se rendit avec sa suite au Grand Hôtel. Le tout donnait bien

plus l'impression de funérailles nocturnes, très solennelles, que de la réception d'une belle et jeune impératrice.

Mais le lendemain Charlotte s'éveilla par une matinée ensoleillée, fraîche et reposée. Désireuse de connaître la Ville éternelle, qu'elle n'avait vue jusqu'alors qu'en passant et aussi incapable de dominer son excitation et de rester à la maison, elle oublia les conseils du médecin de se ménager pour les fatigues qui l'attendaient, et parcourut avec Mme Barrio les rues de la ville. Elle visita le Monte Pincio pour y jouir du spectacle splendide de l'ancienne dominatrice du monde et retourna à midi à son hôtel, de nouveau très fatiguée et baignée de sueur à cause de la chaleur excessive.

Pour l'après-midi était annoncée la visite du cardinal Giacomo Antonelli. Cet ecclésiastique, d'une famille très pauvre, était arrivé par son esprit, son talent diplomatique et par des circonstances heureuses, à une position puissante, sans pareille à la cour papale. A ce temps-là il était ministre des Affaires étrangères et président du Conseil de l'État ecclésiastique, exerçait encore d'autres fonctions élevées et sa parole avait la valeur de celle du pape, qui s'occupait surtout de la direction spirituelle de l'Église. Sa visite à l'impératrice avait à peu près la même signification qu'à Paris la première visite de l'impératrice Eugénie à Charlotte. Comme celle-ci avait voulu épargner à son mari un refus pénible, Antonelli, à Rome, voulait faire la même chose pour le pape.

En soutane et manteau de pourpre, il se fit conduire devant l'hôtel. En bénissant la foule il monta les degrés de l'escalier en haut duquel l'attendait l'impératrice Charlotte. Il resta une heure entière chez elle, et lui reprocha tous les péchés que son mari avait commis à l'égard de l'Église, pour expliquer ainsi à l'impératrice, très excitée, pourquoi le concordat n'avait pu être fait.

Dès lors il était difficile de demander une intervention auprès de Napoléon III, mais cette demande fut faite quand même. Le cardinal employa des faux-fuyants. Il n'avait aucune envie de se brouiller avec l'empereur des Français, dont les troupes, qu'il espérait retenir encore longtemps à Rome, étaient le dernier appui de l'État ecclésiastique, entouré et menacé de toutes parts par l'idée nationale italienne. Antonelli assura que le pape avait les meilleures intentions,

bénit l'impératrice, lui souhaita toute sorte de bonheur, mais en outre lui servit le « *non possumus* » historique. Finalement le cardinal conseilla à l'impératrice de s'adresser au pape même, qui n'hésiterait pas à la recevoir. Il savait d'avance qu'elle n'entendrait que de bons souhaits et de vagues promesses, de vouloir faire de son mieux. Très déprimée, l'impératrice se retira dans ses appartements. Elle cherchait à se consoler à présent avec la pensée que ce n'était pas Antonelli, mais le pape qui aurait à dire le dernier mot. Son optimisme invincible, son espoir, qui ne s'arrêtait pas même devant la tombe ouverte, ne la quittait pas. Au dernier moment encore il pouvait y avoir un changement pour le mieux.

Rien ne traduisait extérieurement les soucis qui pesaient sur l'impératrice. La noblesse romaine, les diplomates, les dignitaires de l'Église et les autorités lui faisaient leurs visites ou bien s'inscrivaient à son hôtel. Du matin au soir l'impératrice n'arrivait pas à se reposer. Une réception suivait l'autre et dans les minutes de répit il y avait des conversations avec les membres de la commission du concordat.

L'audience de l'impératrice auprès du pape était annoncée pour le 27 septembre à 11 heures du matin. Très agitée, mais encore maîtresse de ses sens, elle monta dans la voiture de gala attelée de quatre chevaux, qui devait la conduire au Vatican, sous une escorte de cuirassiers. La foule était immense. Au Vatican on avait préparé à l'impératrice une réception des plus solennelles. Du pied du grand escalier jusqu'à la salle du trône, les gardes du pape faisaient la haie dans la splendeur étincelante de leurs costumes, dessinés par Michel-Ange lui-même. Dans la salle du trône le pape, entouré des dignitaires de l'Église, attendait l'impératrice et sa suite. Lorsque Charlotte se baissa pour baiser le pied du Saint-Père (1), celui-ci l'en empêcha avec douceur et ne lui permit que de baiser son anneau. Après avoir reçu la bénédiction papale, la suite se retira et le pape conduisit l'impératrice dans une pièce voisine, pour parler seul avec elle. L'impératrice présenta au pape son projet de concordat, mais le Saint-Père répliqua qu'il fallait avant toute décision le soumettre à l'avis de l'épiscopat mexicain. C'était remettre le projet aux calendes grecques. Les

(1) Voir BLASIO, p. 264.

paroles qui ont été échangées dans cet entretien ne sont pas venues jusqu'à nous, mais il semble que l'impératrice y puisa la certitude que là également il n'y avait pas à compter sur un secours. Le naufrage de ses dernières espérances était trop pour cette pauvre femme martyrisée. Son esprit ne put supporter les agitations et les déceptions perpétuelles et la folie de la persécution éclata chez elle dans toute sa force. On dit plus tard à Mme del Barrio et elle le rapporta à l'empereur (1), que Charlotte était entrée le 27 chez le pape, en disant que tous ceux qui l'accompagnaient et ceux qui étaient restés dehors étaient des empoisonneurs, aux ordres de Napoléon. Pendant une heure et demie que dura cet entretien on n'aurait parlé que de cela. Il est cependant sûr que Charlotte remit au pape l'esquisse d'un concordat et qu'elle était devenue folle lorsqu'elle quitta son cabinet. Entourée de cardinaux et de prélats, elle retourna à sa voiture, les yeux égarés, sombre et taciturne.

Arrivée à l'hôtel elle donna l'ordre à sa suite de se retirer (2). Ensuite elle s'enferma dans ses appartements, après avoir dit qu'elle y dînerait seule. Le soir elle ordonna encore de retirer toutes les sentinelles et de supprimer la musique, elle ne voulait plus accepter d'honneurs. Pleine d'anxiété, la suite constata l'attitude complètement changée de l'impératrice.

La visite que lui rendit le pape se passa assez tranquillement. L'entrevue fut extraordinairement brève. La suite tout entière fut encore une fois appelée, pour recevoir la bénédiction du pape, mais la méfiance de l'impératrice envers son entourage était devenue encore plus forte. Le soir elle donna encore un dîner au cours duquel elle ne mangea que des noix et des oranges, non sans s'être assurée préalablement que les pelures et les coquilles en étaient encore intactes.

Le lendemain à huit heures du matin l'impératrice fit appeler Mme del Barrio, commanda un fiacre et se fit conduire d'abord à la Fontana Trevi. Elle éprouvait une soif brûlante, parce qu'elle n'avait rien bu le jour précédent, de peur que les boissons fussent empoisonnées. Ensuite elle donna tout à

(1) Mme del Barrio à l'empereur Maximilien, Rome, 19 octobre 1866. Vienne, Archives de l'État.

(2) BLASIO, p. 265.

coup au cocher l'ordre de la conduire au Vatican. Arrivée dans le palais papal, elle demanda impétueusement d'être conduite chez le pape. On hésita naturellement avant de déranger de si bonne heure Sa Sainteté, mais on ne put faire autrement que de satisfaire à son désir. Vêtue de deuil et terriblement agitée, elle fut introduite dans les appartements du pape où elle se jeta à ses pieds, et, le visage baigné de larmes, l'implora de faire arrêter sa suite. Tous voulaient l'empoisonner et dans tout l'hôtel en général elle n'était entourée que d'espions de Napoléon. Le Saint-Père essaya en vain de calmer la malheureuse impératrice. Ses plaintes devenaient de plus en plus déchirantes. Enfin on fit semblant de céder à son désir. On fit venir de suite Velasquez de Léon au Vatican. Le cardinal Antonelli se rendit à l'hôtel de l'impératrice, fit transférer dans un autre hôtel les personnes de sa suite, dont Charlotte croyait qu'elles voulaient l'empoisonner, et ordonna de télégraphier au comte de Flandre de venir immédiatement à Rome, car l'état mental de sa sœur se brouillait.

Quand Charlotte fut enfin un peu rassurée, le pape l'invita à déjeuner, car, ayant dit la messe avant cette audience, il était encore à jeun. On servit le chocolat à l'impératrice sur un plateau d'argent ; elle remplit sa tasse d'abord d'une façon naturelle mais, tout à coup, y trempa ses doigts en déclarant qu'on voulait l'empoisonner et en assurant qu'elle préférerait mourir de faim plutôt que de tomber dans les pièges tendus par des assassins. Une autre tasse de chocolat lui fut servie ; mais, sans toucher à celle-ci, Charlotte vida la première avec la plus parfaite tranquillité, puis recommença à parler très raisonnablement au Saint-Père des affaires du Mexique, sans s'apercevoir que celui-ci commençait à s'inquiéter, l'heure des audiences de la matinée ayant déjà sonné.

Enfin l'impératrice comprit qu'on désirait son départ ; mais elle déclara sur-le-champ qu'elle ne quitterait le Vatican sous aucun prétexte, car elle croyait fermement que ses assassins l'attendaient à la porte.

Elle pria instamment le colonel de la gendarmerie pontificale Bossi, qu'on avait attaché à sa personne, de ne pas la quitter, et elle lui remit un billet portant les noms du comte del Valle, du docteur Bohuslavek et de Mme Kuhacsevich, en le suppliant de les faire arrêter. A partir de ce moment ces trois

personnages durent se cacher et on dit à l'impératrice qu'ils étaient emprisonnés.

On se décida enfin à lui montrer la bibliothèque ; mais pendant que Charlotte s'occupait d'une rareté bibliophilique très précieuse, le Saint-Père, profitant de l'occasion, sortit sans prendre congé, en laissant la malheureuse en compagnie de sa dame d'honneur et de Bossi. La malade demanda alors à être conduite aux jardins du palais où, prise d'une soif ardente, elle but dans ses mains l'eau retombant d'un jet d'eau.

Cependant, midi approchait et on ne réussissait toujours pas à persuader Charlotte de se retirer. On lui servit dans une petite salle du palais un repas auquel le cardinal Antonelli assista. Elle goûta un peu à tous les plats, mais seulement après avoir obtenu de manger en même temps et dans la même assiette que Mme del Barrio.

Après le dîner elle se reposa un peu, toujours sans manifester la moindre intention de rentrer à l'hôtel. Vers le soir, on tenta de nouveau de l'y décider ; elle supplia alors qu'on lui permit de passer la nuit au palais et qu'on ne la fit pas rentrer à l'hôtel, où elle était entourée d'assassins dont elle redoutait affreusement de devenir la victime. On était fort embarrassé. Jamais une femme n'avait été reçue la nuit au Vatican. Mais l'impératrice poussait des cris si déchirants en disant qu'elle passerait la nuit sur les dalles du corridor, si on ne lui donnait pas de chambre, que le pape ordonna à Monsignore Pacea de faire dresser deux lits dans la bibliothèque pour l'impératrice et pour Mme del Barrio.

En un instant on obéit aux ordres du pape et on apporta des meubles magnifiques, des chandeliers précieux et tous les objets nécessaires à la transformation d'une pièce de la bibliothèque en une chambre à coucher confortable. L'impératrice, écrasée de fatigue par les émotions de la journée, fut transportée dans son lit et s'endormit à l'instant, tandis que Mme del Barrio veillait auprès d'elle.

Le matin, en s'éveillant, Charlotte ne se souvint pas de l'endroit où elle se trouvait, mais lorsqu'elle constata qu'elle était toujours au Vatican, elle s'en réjouit car là seulement elle se sentait en sûreté, protégée par le Saint-Père. On tenta alors de persuader l'impératrice de faire une courte promenade en voiture, espérant pouvoir enfin la reconduire à son hôtel,

lorsque, grâce à ce stratagème, elle serait sortie du Vatican. Persuadée qu'elle serait sous peu victime d'un empoisonnement, elle écrivit des lettres d'adieu et ses dernières volontés (1). Elle y exprima le désir qu'après sa mort « on n'exposât pas son corps et qu'on n'en fit pas l'autopsie ». Elle voulait être enterrée très simplement dans l'église Saint-Pierre, aussi près que possible du tombeau des apôtres. Elle légua toute sa fortune et ses bijoux à Maximilien, le priant de donner des souvenirs à ses frères. Dans quelques lignes émouvantes elle dit adieu à son mari :

« MON TRÉSOR BIEN-AIMÉ,

« Je te dis adieu, le Seigneur m'appelle auprès de lui. Je te remercie du bonheur que tu m'as donné.

« Que Dieu te bénisse et te fasse obtenir la paix éternelle.

« Ta fidèle,

« CHARLOTTE. »

La malheureuse femme écrivit également au pape lui demandant « au seuil de la mort » la bénédiction apostolique. Ces écrits achevés et signés, l'impératrice se calma et le secrétaire d'État Antonelli profita du moment propice pour tenter un dernier moyen. Il avait fait dire à la supérieure du couvent de Saint-Vincent de se rendre au Vatican, dont le couvent était tout proche, et d'inviter l'impératrice à visiter son orphelinat. La supérieure joua parfaitement son rôle ; Charlotte se fit donner l'assurance qu'on ne voulait pas attenter à ses jours et consentit à monter en voiture, accompagnée des religieuses. En route elle cacha son visage dans son mouchoir afin qu'on ne pût pas la reconnaître.

Au couvent, la visite se passa sans incident jusqu'à l'inspection de la cuisine où l'on offrit à Charlotte un peu du ragoût qu'on venait de préparer. A ce moment, Charlotte aperçut une petite tache sur la cuiller qu'on lui avait présentée. Elle fut prise d'une terrible angoisse. « La cuiller est

(1) Les originaux, datés du 1<sup>er</sup> octobre et contresignés par Radonetz, le docteur Jilek et le comte Édouard Bombelles, se trouvent à Vienne, aux Archives de l'État.

empoisonnée, » s'écria-t-elle « et on ne l'a pas nettoyée ! »

Alors la malheureuse se jeta à terre au milieu de la cuisine et devant toutes les religieuses remercia le bon Dieu de l'avoir de nouveau sauvée d'une mort certaine. Étant encore à genoux elle remarqua sur le fourneau une marmite où cuisait de la viande. Avant qu'on ait eu le temps de l'en empêcher, elle plongea la main dans l'eau bouillante et en retira un morceau de viande qu'elle dévora en un instant. Elle se fit ainsi des brûlures qui lui causèrent de telles douleurs qu'elle s'évanouit pendant qu'on lui donnait des soins.

On voulut alors profiter de cet évanouissement pour la transporter rapidement dans la voiture et la reconduire à son hôtel. Mais en route l'impératrice revint à elle et se mit à pousser des cris : « Au secours, au secours ! » Arrivée devant l'hôtel elle refusa de descendre, se débattit et on dut l'entraîner de force dans ses appartements, où il fallut mettre à la pauvre femme la camisole de force (1).

A l'hôtel la suite de l'impératrice s'était réunie et avait décidé d'envoyer le docteur Bohuslavsek au Mexique pour raconter à l'empereur ce qui était arrivé à son épouse. Plein d'angoisse, on attendait l'arrivée du comte de Flandre et du comte Bombelles, qui était à Miramar et qu'on avait également mandé.

Le 2 et le 3 octobre l'impératrice resta dans ses appartements, dans un état de sombre torpeur, ayant comme unique société sa femme de chambre, en laquelle elle avait encore confiance. Les autres membres de la suite ne se montrèrent plus, conformément aux ordres du médecin, excepté si l'on mandait spécialement quelqu'un d'entre eux. Sa femme de chambre préparait les repas dans la chambre de l'impératrice sur un réchaud à alcool et sous les yeux de l'impératrice. Elle mangeait d'abord elle-même de tous les mets. Non contente de cette précaution, Charlotte fit venir un chat, qui devait goûter tout ce qu'on lui servait, avant qu'elle en prit elle-même. En dehors de cela, l'impératrice s'occupait surtout de la rédaction de décrets formels par lesquels elle congédiait les membres de sa suite pour trahison et meurtre.

(1) D'après un récit publié par Mme del Barrio, dame d'honneur de l'impératrice.

Elle avait emporté un verre du Vatican et, accompagnée de Mathilde Doblinger, elle allait chaque jour à une autre fontaine publique de la ville pour y boire.

Le 5 octobre elle reçut une lettre du pape. Pie IX lui renvoyait le projet du concordat, que l'impératrice lui avait remis lors de la première audience, et essayait de tranquilliser la malheureuse :

« MAJESTÉ,

« Je vous envoie ci-joint le projet que Votre Majesté m'avait remis et vous me feriez plaisir en gardant le verre. Je prie Dieu chaque jour de vous rendre la paix de l'âme et de vous guérir de certains accès de méfiance qui vous font vivre dans un état d'excitation perpétuelle. Je vous bénis de tout cœur.

« PIE IX (1). »

Mais l'état de l'impératrice devenait de jour en jour plus inquiétant. Elle ne dormait plus de peur d'être assaillie pendant son sommeil. Nerveuse et inquiète, elle allait et venait dans sa chambre, s'entretenant avec elle-même, tantôt à voix basse, tantôt à voix haute. La terrible maladie se traduisait dans les traits de son visage, une rougeur hectique colorait ses joues, ses yeux étaient creux et cerclés, son regard égaré. Elle commençait à négliger son extérieur, ne permettait plus qu'on lui fit les cheveux et chaque dent du peigne lui semblait un poignard meurtrier. De temps à autre il y avait des moments où elle parlait, pensait et agissait de nouveau comme une personne raisonnable, mais même dans ces courts instants la peur d'être empoisonnée ne la quittait plus.

Sa femme de chambre, qui avait été continuellement auprès de sa malheureuse maîtresse, était à bout de forces, elle ne pouvait plus supporter ces agitations perpétuelles. On songeait à lui donner une remplaçante, mais on redoutait pour la malheureuse une étrangère, et encore davantage une des dames de sa suite qu'elle soupçonnait.

(1) Pape Pie IX à l'impératrice Charlotte, 5 octobre 1866. Original, Vienne, Archives de l'État.



L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE

Par Eugène S. STIELER

(Appartient à S. A. R. la princesse Stéphanie de LONYAY,  
née princesse de Belgique.)



Paris den 15<sup>ten</sup> August 1866

Seinig geliebter Kaiser  
Ihre allergnädigste Befehle  
ertraulich und für Sie

erlassen Sie sich die Gabe  
des Heils und der  
Gnade.

Charlotte

FAC-SIMILÉ DU DÉBUT ET DE LA FIN D'UNE LETTRE  
DE L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE A L'EMPEREUR  
MAXIMILIEN.

(Réduit de 1/11.)

Le soir du 7 octobre Charlotte parla du Mexique d'une manière tout à fait lucide, de la réception sympathique qu'on lui avait faite à Rome, puis de la mort de Don Jesus Teran à Paris, et de celle d'un autre Mexicain, un certain Musso, mort à bord du vaisseau pendant la traversée de l'impératrice en Europe. Mais, pour l'impératrice ils avaient été assassinés. Dans la nuit elle alla attendre le comte de Flandre à la gare. Le comte Bombelles, arrivé la veille, l'accompagna et causa avec elle deux grandes heures.

Le matin du 8 que l'impératrice passa avec son frère, auquel elle avait conseillé de se méfier de la nourriture de l'hôtel, elle donna l'ordre d'acheter un cœur en argent et fit graver ces mots :

« A Marie très sainte en reconnaissance de lui avoir sauvé la vie le 28 septembre 1866. Charlotte, impératrice du Mexique. » Après cela, elle fit placer l'ex-voto dans l'église Saint-Charles.

L'après-midi du 8 l'impératrice prit congé du roi et de la reine de Naples. Comme ces derniers lui donnaient à entendre d'être calme et de n'avoir aucune crainte vis-à-vis du boire et du manger, Charlotte leur répondit qu'ils devaient bien faire attention eux-mêmes de n'être pas empoisonnés. Le comte de Flandre passa la nuit du 8 au 9 dans la chambre de sa sœur qui ne voulait pas se coucher, mais tour à tour sommeillait ou était éveillée et parlait à tort et à travers, soit dans le rêve, soit à l'état de veille. C'est ainsi qu'elle entretint son frère de constructions de palais à Mexico, ensuite de l'Amérique, des mœurs de là-bas et des conceptions religieuses dans le nouveau monde. Mais elle revint toujours à la crainte d'empoisonnement. Elle prétendit (1) qu'aucun grand personnage ne succombait de mort naturelle, que son père et sa mère les souverains de la Belgique, de même que Palmerston; le prince consort Albert, etc., avaient été assassinés à l'aide du poison. Le comte de Flandre envoya alors trois télégrammes à Rothschild de Vienne, à Rothschild de Paris et à Cuza de Londres, chez lesquels étaient déposées des parties de la fortune de Charlotte. Ces banquiers ne devaient plus exécuter les ordres de l'impératrice, mais seulement ceux qui étaient contresignés

(1) Voir BUFFIN, ouvrage cité, p. 238

par Radonetz. Le 9 octobre, le comte de Flandre entreprit d'amener sa sœur de Rome à Miramar par Ancône.

Le cœur de l'humanité, Rome, et Paris, le cerveau du monde, avaient repoussé l'impératrice. Abandonnée par l'autel et par le trône, tourmentée par l'énorme responsabilité qu'elle avait assumée en donnant un conseil funeste à son mari, elle succombait sous le poids de la désillusion.

Il n'y avait que deux ans qu'elle avait quitté le château de l'Adriatique, dans toute la fleur de sa beauté, pleine de vigueur, inondée de joie et animée de l'idéal le plus élevé, et maintenant elle y revenait avec un esprit entré dans les ténèbres, brisée à la fleur de l'âge.

Le prince de Flandre réussit à transporter sa sœur malade à Miramar sans que se produisît pendant le trajet le moindre incident. Mais une fois arrivée à Miramar, l'impératrice ne voulait pas y rester. Elle déclara vouloir se rendre de suite à Vienne et à Bruxelles pour y faire de nouvelles démarches en faveur de son mari, de la dangereuse situation duquel elle se rendait compte dans ses moments lucides.

Comme on la retenait, elle tâchait souvent de s'enfuir sans chapeau ni manteau (1). Chaque jour elle attendait le retour de Maximilien et demandait même une fois au serviteur pour quoi l'empereur n'assistait pas au déjeuner.

L'idée fixe qu'on voulait l'empoisonner ne la quitta plus (2). Tout d'abord elle crut que ces tentatives de meurtre avaient été ordonnées par Napoléon, ensuite dans sa folie elle croyait même que son propre mari voulait attenter à sa vie. Après beaucoup de mal, le docteur Jilek et le professeur Riedel, qu'on avait fait venir de Vienne, réussirent à délivrer Charlotte de l'idée que Maximilien, déjà à l'époque du voyage dans le Yucatan, avait résolu d'assassiner son épouse. La preuve en est qu'un beau jour, après des arguments pressants, elle se jeta au cou de son médecin sanglotant de joie et déclara qu'elle se sentait subitement soulagée d'un cauchemar.

C'est le 4 novembre, le jour de son anniversaire de naissance, que la malade alla le mieux. La princesse Auersperg

(1) Voir BUFFIN, ouvrage cité, p. 238.

(2) Ce qui suit est rédigé d'après le rapport du médecin de l'impératrice, docteur Jilek, à l'empereur Maximilien. Miramar, 9 novembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

venait d'arriver et l'impératrice la reçut avec la plus vive joie. Le docteur Jilek arriva même à la persuader de recevoir le comte Charlie Bombelles, dont c'était également l'anniversaire de naissance, et qui depuis Rome avait dû se dispenser de se montrer. Sans se souvenir le moins du monde qu'elle avait accusé si souvent le comte de vouloir l'empoisonner, elle lui adressa ses vœux les plus cordiaux. De même les nombreuses félicitations de la famille impériale et les réponses qu'elle y fit lui causèrent une vive joie.

Mais déjà le soir, lorsque Charlotte, les invités et les médecins s'approchaient du pavillon où se trouvaient quatre musiciens qui devaient exécuter un quatuor d'instruments à cordes, en son honneur et sur sa demande, la malade fut prise de tremblement, et vit soudain dans les musiciens des gens douteux qui voulaient la tuer. A partir de ce moment l'état de l'impératrice ne fit que s'aggraver. Elle regardait presque toutes les personnes du château avec méfiance et parmi elles spécialement un vieux serviteur parce qu'il avait les yeux cernés.

Tous lui semblaient payés pour « s'emparer de nouveau d'elle », comme disait la pauvre malade. Les femmes qui lavaient dans le ruisseau près de Mora, les ouvriers sur la route, en un mot tous, étaient à ses yeux des espions engagés par Radonetz sur l'ordre de Maximilien. L'impératrice commença de nouveau à refuser à boire de l'eau, parce que son mari lui avait raconté jadis qu'on avait une fois essayé à Orizaba de l'empoisonner avec un verre d'eau. Elle parla même d'une façon très brusque avec le docteur Jilek, et celui-ci se vit réduit à lui faire des reproches très sévères à propos de sa conduite et même de la menacer. Mais ceci également n'eut aucun succès. La malade ne se tranquillisait qu'apparemment, parce qu'elle avait peur, mais l'amertume de ses paroles laissait deviner qu'elle restait la proie de ses idées fixes.

Il n'y avait pas moyen de l'occuper d'une façon continue. Elle se fatiguait très vite de tout ce qu'elle faisait, soit qu'elle jouât du piano, qu'elle lût ou qu'elle fit de la peinture, et surtout elle n'arrivait jamais à un résultat capable de lui procurer du plaisir et de l'encourager. Seule la politique l'intéressait encore à un très haut degré, mais la malade devait d'autant moins s'occuper de ces choses-là qu'elle avait une

façon mystique et prophétique de les voir et que son mari y jouait toujours un rôle prépondérant.

Toujours elle avait devant son âme l'Apocalypse de l'apôtre saint Jean et elle voyait nuit et jour devant ses yeux les dessins terrifiants de Dürer, qui représentent les cavaliers de l'Apocalypse.

La maladie de Charlotte était sans espoir de guérison. On ne put plus le cacher à son mari qui l'attendait au Mexique avec inquiétude et anxiété. Le calice amer était rempli jusqu'au bord, Maximilien devait le vider jusqu'à la lie.

## CHAPITRE IV

### LES DERNIÈRES CONVULSIONS DE L'EMPIRE

Détresse de l'empereur. — Ses espoirs. — Encore, toujours, Gutierrez. — Empereur et maréchal. — Promesses de van der Smissen. — Déception. — Anxiété de la famille Iturbide. — Rupture définitive de Napoléon. — Mission de Castelnau. — Nouvelles de la maladie de l'impératrice. — Résolution de quitter Mexico. — Départ pour Orizaba. — Rester ou partir. — Communications étranges de Pierron. — Tableau du corps militaire autrichien. — Le Père Fischer et les conservateurs remportent la victoire. — L'empereur reste. — Marquez et Miramon promettent des troupes, de l'argent et la victoire. — Les Français s'efforcent d'amener l'empereur à abdiquer. — Retour de Maximilien à Mexico. — Rupture complète avec Bazaine. — Le caractère de Bazaine. — Castelnau. — Les Français quittent Mexico. — Lettre de l'archiduchesse Sophie. — Victoire et défaite de Miramon. — Résolution désespérée de se rendre à Queretaro. — Mémoire de Napoléon sur l'expédition de Mexico.

Le désir caché dans les plus intimes profondeurs de l'âme de l'empereur Maximilien était encore et toujours de rester au Mexique, de garder la couronne impériale qu'il avait gagnée après tant de peines et de soucis et qu'il avait si ardemment désirée, de ne pas perdre le champ d'action qu'il avait toujours demandé et sans lequel il ne pouvait pas vivre. Des infortunes de toute sorte lui avaient bien une fois suggéré la résolution de renoncer à la couronne du Mexique et lui avaient fait envisager la question si les troubles d'Europe, la guerre et les changements territoriaux, qui en étaient la conséquence, ne créaient pas une situation, qui pourrait peut-être lui apporter une compensation pour ce qu'il devait quitter au Mexique. Mais Charlotte avait toujours été contre ce projet qui lui semblait, en outre, une utopie. Quel pays en Europe pouvait remplacer l'empire mexicain? Une petite principauté ne suffisait pas à son ambition. Elle avait donc au dernier